

Autobiographie du Général Marinelli Yves présentée à des élèves dans le cadre de la préparation du concours départemental de la Résistance et de la Déportation. 2015.

J'ai 15 ans quand Pétain demande l'armistice après notre défaite militaire, 18 ans à mon entrée dans la résistance le 7 janvier 1943. Le 17 avril 1944, je suis arrêté à Tulle (Corrèze) par la GESTAPO et j'ai eu 20 ans au camp de concentration nazi de Hambourg / Neuengamme.

C'est donc comme Déporté-Résistant que je vais vous parler de notre libération en 1945, de mon retour en France et de la découverte par les Français de l'univers des camps de concentration.

Notre cadre espace – temps : de la découverte du Struthof, vidé de ses détenus en novembre 1944 à la fin du procès de Nuremberg (février 1946) et dans la perspective de la création d'une cours pénale internationale.

A l'armistice de juin 1940, l'activité résistante en Corrèze fut vite forte, favorisée par le relief et notre très relative « zone libre ». Les maquis y sont nombreux : F.T.P. en majorité et Armée Secrète, ces maquis sont soutenus en renseignements et en argent par les mouvements de résistance. L'un des principaux : Combat fut créé par Michelet déporté puis ministre du Général de Gaulle.

Après m'avoir jugé dans de petits boulots : diffusion de tracts et de journaux, j'entrais dans la Résistance et j'appris, après la guerre, que j'étais devenu agent P2, immatriculé à Londres, réseau Martial Base Espagne à compter du 7 janvier 1943 après avoir espionné les dispositifs allemands sur les barrages hydro-électriques de Haute-Dordogne.

La situation s'est dégradée rapidement à la fin de 1942 avec l'occupation allemande de toute la France. Deux importantes usines d'armement, dans la ville, nous valurent, à Tulle, d'avoir un siège de la GESTAPO et un bataillon de Géorgiens, soviétiques prisonniers de guerre, ralliés aux Allemands dans l'armée Vlassov : arrestations, exécutions, déportations se succédèrent mais nous ignorions encore tout des camps.

La chasse aux résistants et le démantèlement des réseaux s'amplifièrent sur ordre du haut commandement allemand en France et avec le retournement de Grandclément en Aquitaine. Dans le cadre des grandes opérations de la division de marche Brehmer en Dordogne, Corrèze et Haute Vienne, la GESTAPO locale fit appel à la GESTAPO française de la rue Lauriston, dirigée par Bony et Lafont, Bony était surnommé « le meilleur flic de France » jusqu'à son rôle très trouble dans les affaires Stavisky et Prince avant guerre. Ils avaient comme troupe une trentaine d'hommes de la Phalange Africaine à base de détenus de droit commun de nos prisons. Tout ce beau monde portait l'uniforme S.S.

Les radios clandestins étaient pourchassés par l'ennemi en priorité. C'est dans ces

conditions que l'on me demanda de remplir cette fonction. Peu après, on me demanda de récupérer une valise. Un camarade et moi tombons le 17 avril 1944 dans une souricière. Nous arrivons à nous échapper avant de nous faire tirer dessus dans un cul-de-sac. Mon futur poste émetteur venant de Londres est dans la valise mais je n'en sais rien. La suite est classique : interrogatoires sévères, mon père qui ne savait rien est arrêté peu après. Mon jeune frère qui n'a que 13 ans est interrogé, il ne sait rien non plus. Huit jours après, nous sommes transférés de Tulle dans la grosse prison de Limoges (aile allemande) où nous partageons à 6 une cellule pour 2. Nous passons entre les mains du *Sicherheit dienst* : service de sécurité de la GESTAPO pour de plus durs interrogatoires. Nous entendons le matin les exécutions et attendons notre tour....

Brusquement, l'aile allemande de la prison est vidée. En train, menottés deux à deux, nous sommes conduits à Compiègne, plus aucun interrogatoire mais la faim permanente. Nous passons sous la coupe des S.S. et déportés à Hamburg Neuengamme le 20 mai 1944.

Ce camp est un camp de concentration comme nous allons le voir très vite. A l'arrivée, de nuit, les portes des wagons sont ouvertes, le S.S. hurlent, les chiens mordent, nos fous qui courraient partout sont abattus. Nous avons rejoint le camp très vite.... Entassés dans une cave au sol couvert de chaux. Nous entendons par de petites lucarnes, des voix qui disaient « si tu as de l'argent ou des bijoux, donne les nous, de toute façon, ils te les prendront », puis on nous a fait mettre nus pour nous raser de la tête au sexe. Nous sommes passés sous une douche froide où nous avons bu goulument après quatre jours de soif intense. Nous avons été badigeonnés avec un produit qui brûlait avant d'être couvert d'oripeaux pris dans les pays de l'est. Nous avons ri de nos déguisements mais notre joie fut courte. Poussés à coups de trique vers le camp de transit, nous avons été entassés à trois par couchette sur trois étages. Celui qui tombait recevait une raclée pour s'être levé sans autorisation. Nous avons vite appris à marcher en rang par cinq et à hurler notre matricule en allemand. Puis nous avons été sélectionnés par un médecin S.S. ; nous étions bouche ouverte et bras rendus, malheur à celui qui avait des dents en or ou des bras trop faibles. Sur des conseils chuchotés, je me suis déclaré électricien et non étudiant. Nous avons revêtu la tenue des bagnards en fibranne, gris bleu, rayée de blanc. Nous avons vu le lendemain derrière une musique de détenus, debout dans une charrette, un déporté que l'on allait pendre.

Au bout d'une semaine, nous sommes partis vers un nouveau commando à Fallersleben, loués comme esclaves à la gigantesque usine Hermann Goering, au bord du Mittelland Kanal. Après la deuxième guerre, elle allait redevenir, avec le même directeur, l'usine Volkswagen de Wolfsburg. Pour l'heure, elle fabriquait des chars, des voitures amphibies et des munitions.

Nous étions 435 Français de même convoi de Compiègne, renforcé par 380 Espagnols, Polonais ou Ukrainiens. L'encadrement des S.S. « totenkopf » (tête de mort), spécialisés dans la garde des camps, était toujours secondé à l'intérieur par les Kapos, les

chefs d'équipe de travail (Vorarbeiter) et les administratifs qui étaient souvent des condamnés de droit commun.

Nous devions achever notre camp, construire une cité pour les ouvriers étrangers de l'usine, décharger les péniches, dégager les décombres et les bombes non explosées après les nombreux bombardements. Nous logions à 6 kilomètres de l'usine et traversions le village historique de Fallersleben sous les pierres des Jeunesses Hitlériennes.

Nos journées, commencées vers 5 heures, étaient rythmées par eux grands appels d'une heure avant et après les 13 heures de travail. La faim, la fatigue, le froid et la maladie étaient notre quotidien. S'y ajoutaient les brimades et les coups au gré des S.S.

Pau après notre arrivée, notre moral s'améliora avec le débarquement que nous avons appris le 7 juin.... Un contremaître allemand ouvrit en grand son journal : en gros titres sur la première page « Sie kommen » (ils arrivent), le ciel était plein d'avions, la terre pleine d'hommes et la mer pleine de bateaux. Il a mis longtemps avant de refermer son journal. Nous avons rêvé d'une libération rapide mais il y eut la longue bataille de Normandie... Après, ce fut la libération de Paris intact, puis le long et dur hiver 1944/ 1945, avec le coup d'assomoir de la contre-attaque blindée allemande des Ardennes qu'Hitler voyait prendre les dépôts d'essence alliés de la mer du Nord.

Après l'échec des blindés en décembre 1944, le moral des Allemands souffrit, l'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944 échoua et fut durement réprimé (15000 exécutions frappent tous les milieux). Le moral des Allemands remonta. La police, la GESTAPO, les Jeunesses Hitlériennes se déchainèrent, tuant les étrangers et pendant en public de nombreux déserteurs. Notre moral chuta.

Usés par le dur hiver 1944/ 1945, des 750000 déportés encore vivants en mars 1945, 260000 vont mourir dans les évacuations : marche de la mort, noyés de la baie de Lübeck, brûlés vifs de la grange de Gardelegen, plus la faim et le typhus. De plus, les 490000 déportés survivants, les millions de prisonniers de guerre et les S.T.O. constituaient toujours une menace aux yeux d'une population sans hommes : il ne restait que les plus de 60 ans du Volksturm pour les protéger. La solution trouvée fut la solution finale (Alles Todt, keine Zeuge) –tous morts, pas de témoins.

Ce fut pour nous la période la plus terrible. Celle que nous avons connu au camp de Wobbelin dont je vais maintenant parler.

Menacés par l'avance des occidentaux, deux commandos de Neuengamme situés au proche ouest furent repliés sur notre camp de Fallersleben fin mars 1945 : nous fumes donc couchés à 3 par bat-flanc de 90cm.

Des discussions eurent lieu entre les S.S. hésitants et les kapos hostiles à notre départ vers l'est : les bombardements aériens des voies ferrées et les Russes étaient plus craints

que les occidentaux. Mais, la toute puissante GESTAPO est arrivée et a imposé notre départ le soir même du 30 mars car un train de marchandises attendait les 2000 déportés de notre camp et les 500 déportées hongroises logées dans le sous-sol de l'usine. Nous étions décharnés, mais l'entassement de 120 à 130 par wagon d'individus épuisés entraîna la mort rapide des plus faibles. Le train s'arrêtait souvent car les voies et les locomotives étaient détruites par les avions et, dès que les portes étaient ouvertes, nous devions jeter nos morts sur le ballast. Les alliés à l'ouest, les Russes à l'est avançaient vite et contraignirent notre convoi à passer l'Elbe à Magdebourg sur le dernier pont qui sauta après notre passage. Notre libération tant souhaitée s'éloignait à nouveau puisque nous allions vers les Russes : notre moral tomba bien bas. Nous sommes remontés à l'est de l'Elbe jusqu'au sud de Schverin et sommes entrés dans le camp inachevé de Wobbeling. Le camp des hommes à l'est avait un seul robinet d'eau, les bâtiments n'avaient ni portes, ni fenêtres, ni châlits trois étages mais il y avait une solide clôture et une belle cuisine pour le S.S. A pied ou, comme nous, par train de marchandises, des survivants des KZ de l'est nous rejoignaient aussi affamés et faibles que nous.

Le 10 avril 1945, nous étions 130000 hommes et femmes, le 2 mai, nos libérateurs ne trouvèrent que 3000 survivants. Or, nous ne travaillions pas, le typhus tuait beaucoup et en majorité, les déportés étaient morts de faim.

Les soviétiques qui occupèrent cette zone quelques jours plus tard affichèrent les mêmes chiffres et les mêmes causes des décès.

Nous avons survécu dix jours au milieu des morts que nous n'avions plus la force de trainer jusqu'aux fosses communes. Une partie des cadavres était entassée sur plus de un mètre de haut dans le bloc Schonung (convalescence) qui prolongeait l'infirmerie. Nous dormions au milieu des cadavres, en récupérant quelques unes de leurs rares couvertures, grouillantes de poux.

Nous n'aurons pas tenu 8 jours de plus car, estimaient nos libérateurs U.S., nous avions mangé toute l'herbe et les pousses de pin du camp.

Le 30 avril, les S.S. ont tenté d'évacuer notre camp par voie ferrée vers la baie de Lubeck en Baltique. Avec quelques autres, j'ai fui ce rassemblement de départ et, malgré les tirs des sentinelles, j'ai pu me cacher sous les cadavres du Schonung, sans bouger quand le S.S. ont tiré quelques balles dans le tas. Tous les autres furent chargés dans des wagons découverts, mais la chasse alliée ruina les espoirs de S.S. en détruisant la locomotive du convoi. Les survivants du train regagnèrent notre camp le lendemain matin. Aussitôt, le S.S. disparurent, remplacés par le Volksturm...Ceux qui, comme moi, s'étaient échappés la veille, pillèrent la cuisine S.S. puis se fondirent dans ceux du convoi. Sur la route, au-delà des barbelés, la débâcle allemande s'écoulait comme chez nous en 1940. Les civils et les blindés du 21<sup>ème</sup> corps d'armée allemand échappèrent ainsi aux Soviétiques pour se rendre aux Américains de la 82<sup>ème</sup> division parachutiste qui venaient de franchir l'Elbe. Une des jeeps

U.S. entra dans le camp et constata notre état pitoyable. Ces libérateurs ont fait le maximum pour nous sauver. Le Général Gavin qui les commandait fit entrer les déportés les plus malades dans l'hôpital militaire allemand de Ludwiglust ou dans celui de Schevrin et évacuer tous les autres par camions sur le grand hôpital militaire des Anglo-Saxons à Luneburg. Avant notre départ, il obligea la population allemande à enterrer nos morts sur l'esplanade du château des ducs de Mecklenburg à Ludwigslust et fit défiler ses prisonniers de guerre allemands et la population devant les nouvelles sépultures. A nos frais, nous les vétérans de la 82<sup>ème</sup> D.A.P. fîmes recouvrir ces tombes de dalles de granit quelques années plus tard.

A Luneburg, une fois épouillé, douché, changé et examiné, j'ai été très bien soigné, j'étais libre et j'avais 20 ans mais je ne pesais que 35kg.....J'ai alors été transféré à l'infirmierie de la 3<sup>ème</sup> division française à Coblenze dans la nouvelle zone d'occupation française. Ce fut un long et dur voyage en ambulance. Un autre déporté qui était aussi à bord ne put y survivre et moi, je terminai ce voyage avec un cœur très mal en point...Je fus logé, isolé dans cette infirmerie (une grande villa allemande), le médecin était un capitaine des chasseurs alpins, ex prisonnier de guerre qui avait retardé son retour en France pour nous soigner, il me fit surmonter ce moment difficile. L'infirmière me passa un pyjama car j'étais toujours trempé de sueur... Si les moyens manquaient, leur bonne volonté était sans limites.

J'ai été rapatrié sanitaire sur une civière par avion, au Bourget, alors que tous les autres rapatriés étaient conduits au Lutétia où ils étaient identifiés, soignés et orientés pour leur retour. Beaucoup de déportés m'en ont parlé, me décrivant les familles qui espéraient avoir des nouvelles de ceux qui n'étaient pas encore revenus. Je réussis à demander à un jeune scout de téléphoner chez moi à Tulle pour dire que j'allais être hospitalisé à la Salpêtrière. J'y subis de nouveaux examens : je n'étais plus contagieux mais très faible. Mon père, après un long voyage, est venu me voir. Dans la grande salle de 24 lits où j'étais, il a soulevé bien des drapés couvrant les visages des morts de la nuit et je l'ai retrouvé en pleurs à mon réveil.

Je ne peux donc pas en dire d'avantage sur mon retour ni sur celui des autres déportés. Aidé par les ex-prisonniers de guerre qui rentraient chez eux, mon père a obtenu que je quitte ce mouvoir et je fis mon retour en première classe, suivi par un médecin, jusqu'à Brive avant de revenir chez à Tulle.

La solidarité des camps m'a permis de tenir jusqu'à ma libération... La solidarité des Français m'a permis d'arriver chez moi.

Pour terminer, je vais vous dire ce que fut, même pour mes proches et mes amis, la connaissance des camps de concentration. J'avais constaté que ceux qui n'avaient pas vu un camp et ses survivants ne pouvaient pas nous croire. Les autres : prisonniers de guerre, S.T.O. avaient raconté leurs épreuves et nous n'étions qu'une catégorie de plus, en plus mauvais état... Comme il y avait quelques déportés à Tulle, il nous arrivait de parler avec ceux qui ce que c'était...

Ce 13 janvier 2015, j'ai appris par un documentaire d'histoire sur Arte que, dès la libération des premiers camps en 1945, une équipe anglaise, dirigée par Bernstein, fut chargée de filmer ces libérés et ces charniers. Hitchcock vint pour participer au montage d'un film prouvant que la population allemande ne pouvait ignorer ces camps et leurs nombreux commandos puisqu'ils furent aussi les premiers détenus dans ces camps que, sous le menace de la GESTAPO, ils devaient ignorer.

La politique reprenant le dessus, il fut décidé de ne pas procéder au montage de ce film parce qu'il ne fallait pas briser le faible sursaut de la population allemande après le fin du conflit mais, surtout, l'est comme l'ouest avaient besoin de l'Allemagne à leur coté dans ce début de guerre froide. Le projet fut enterré pendant presque 70 ans, il fut néanmoins exploité comme preuve au procès de Nuremberg.

Nous, déportés, avons été très aidés par la radio et les actualités. C'est ainsi que nos proches, nos amis et toute la population prirent conscience de la tragédie des camps de concentration.

La création du tribunal international en 1996 permit de sanctionner quelques bourreaux survivants et de sanctionner ceux des conflits ultérieurs.